

*inoculation du Virus Syphilitique proposée dans quelques cas
de Variole rebelle,*

*Très Savante, Très Célèbre et Très Recommandable
Académie Royale de Chirurgie*

par
*Pierre François Percy, Docteur en Médecine Chirurgien-Major
du Régiment de Cavalerie de Berry, Membre associé et correspondant
de plusieurs Académies, Sociétés littéraires, Instituts patriotiques,
Collèges royaux de Médecine et de Chirurgie &c.*

*tu modo fortibus
iusta consilio et inde nobili
urge propositum manu*



Tout retentit du bruit de l'inoculation. Le terrain variolique le rubéolique le psorique l'hyposphorique et l'hydropthorique ont successivement passé au pouvoir de l'art, et soit que celui-ci venisse dans des circonstances d'avantageux pour l'homme ou à l'animal une maladie à laquelle ils ne peuvent échapper, et qui doit peut-être le surprendre dans des temps défavorables, soit qu'il ait à en reproduire une autre dont la disparition prématurée a occasionné des accidents qui ne se reproduisent que par la seule capacité de dissiper; soit enfin que l'humanité se trouve intéressée à ce qu'il y ait des expériences sur une troisième pour reconnaître ses effets, et constater son existence dans le sujet qu'on en soupçonne affecté, posséder de la source de tenter son malade, il les communique, les fait éclore, les développe pour ainsi dire à son gré. heureux si sorti de ses mains leur germe lui restait encore subordonné, et si l'homme ait toujours à le maîtriser alors la faculté qu'il a eue de l'insérer!

se serait-on attendu à voir le domaine de l'inoculation aller plus loin, et tant on pense qu'il pourrait s'étendre encore sur le globe le plus redoutable de la société sur le plus affreux de tous les maux, sur la variole enfin?

Le projet, quelque extraordinaire qu'il semble, j'en pourrais proposer à votre Compagnie, et j'en pourrais soumettre à votre sagesse et à votre sagacité les raisons qui m'ont dicté ainsi qu'il se présente qui en autorise l'exécution. si vous le jugez d'un trop dangereux hardiesse, votre indulgence et cette bonté affable avec laquelle tous ceux qui montrent de l'émulation sont accueillis dans votre sein, exuseront dans un jeune homme un élan un écart qu'il se repentira aussi tôt que vous aurez prononcé, si au contraire vous y entrevoiez quelque espoir d'avantage, vous le ferez sentir au bien de l'humanité, vers lequel vous dirigez de tout temps vos soins et vos travaux.

il n'est que trop fréquent de remonter des malades manqués de la variole, pour parler le langage ordinaire, et qui portent encore dans leur sang le poison funeste qui donna naissance aux symptômes d'après lesquels ils en ont subi le traitement. il en est même qui les remèdes les plus multipliés n'ont point débarrassés de ce symptôme, et qui n'ont gagné en s'y assujettissant qu'une plus grande difficulté à en venir par la suite.

Pour ce secret qu'enfant la cupidité qu'établit le mensonge, et qu'on entend annoncer avec tant d'empresse, n'ont guère d'autre succès qu'une destruction simulée de la variole; ils dissipent, il est vrai, ceux des accidents qui frappent d'avantage les yeux; mais ils en laissent subsister le principe; ils lui donnent des entraves, ils suspendent ses progrès, mais le plus souvent ils le font dégénérer monstrueusement, et le laissent sans un air commun à tant d'autres maux, qu'il se peut facilement se dérober à la perspicacité des yeux les plus exercés à la distinguer.

Le mercure lui-même, le plus purifiant, sans contredit, le seul peut-être véritable spécifique qui nous
ajoute ^{à peut-être} toutes les affections vénériennes, n'opère ni chez tous les Sujets, ni dans tous les cas, les effets
qu'on a droit d'en espérer. S'il se refuse donc quelquefois aux praticiens éclairés et prudents qui le
manient journellement, à plus forte raison ne doit-il pas les accorder constamment à cette foule
de quakers, de gens également ignorants et audacieux, qui ne connaissent et ne pratiquent aucun des
précautions qu'exige son emploi. mais lorsqu'il manque son coup, il fait nécessairement du mal, et
telle est l'alternance de son action qu'elle opère une guérison complète, ou qu'elle la rend plus pénible
à obtenir.

on n'attaque jamais impunément le virus vérolé. si on ne le dompte par degrés; il faut s'attendre
à le trouver rebelle et plus on revient à la charge, plus on lui donne d'opiniâteté.

il ne m'appartient pas de vouloir approfondir par quel mécanisme, par quelle singulière propriété,
le mercure et sa préparation réussissent à détruire la vérole. ce mystère a été jusqu'à présent
impénétrable pour tous ceux qui ont travaillé à le dévoiler. il suffit pour mon objet de rappeler ici
les vérités fondamentales qu'ont éclaircies les recherches de plusieurs Savants. elles me serviront
d'autorité, et prêteront à mes conjectures la vraisemblance et le fondement dont elles sont susceptibles.

on peut avancer que le virus vérolé a un caractère qui lui est exclusivement propre, et
qu'il se montre en général sous le même aspect. je vois du moins que sa manière d'aggraver prend
son uniformité que par les circonstances de sa contagion, que par l'état particulier du corps qui le
contracte, et la vérole, ainsi que les atteintes imparfaites qu'on lui a portées, la diversité du
tempérament, les Variétés de Diathèses dans les humeurs, la faiblesse organique de certains parties,
la Diversité du sexe &c. peuvent bien donner lieu à des véroles qu'il serait permis d'appeler
individuelles, mais quoi qu'elles affectent de former multiples, les véroles au fond sont les mêmes,
plus ou moins d'intensité, quelques particularités accessoires, voilà ce qui n'a toujours paru les
nuancer et les rendre en apparence dissemblables.

où. la vérole a un mode, une manière d'être essentielle qui produit un genre spécial et distinct de
maladies, et c'est ce mode, tant qu'il existe, qui la rend docile aux remèdes appropriés, et qui,
de quelque cause qu'elle vienne, lui imprime une résistance plus ou moins grande à ces
mêmes remèdes. ainsi l'on voit certains fièvres se laisser vaincre par le Kinakina, tant qu'elles
jouissent d'un type déterminé, et devenir réfractaires à son pouvoir, aussitôt que ce type a été
dénaturé ou anéanti. mais rien n'est plus altérable que le mode de la vérole, et parmi tous
les remèdes recommandés pour la combattre, le mercure est celui qui l'altère le plus promptement.
cet effet suffirait seul pour lui faire accorder la première place dans la classe des anti-syphilitiques,
s'il manquait quelque chose aux raisons qui la lui ont obtenue depuis longtemps. les autres
remèdes y apportent des changements moins directs, et moins formels. aussi ne rendent-ils
par la vérole à beaucoup près aussi difficile à vaincre lorsqu'ils ont été infructueux, qu'ils
l'auraient fait les substances mercurielles si on eût échoué par leur voie.

à proportion que la constitution de la vérole s'affaiblit davantage, le mercure perd plus de sa
spécificité, et il finit par en être absolument dépourvu, lorsqu'ayant été plusieurs fois administré
sans succès, il a entièrement anéanti le rapport qui pour sa réussite, doit régner entre cette maladie
et lui. alors il serait inutile autant que dangereux de s'opposer sur son usage; et la vérole
par les modifications qu'elle en a reçues, devient un mal affreux qui négligé ou trop
ordinairement la divise en autres moyens auxquels on est forcé d'avoir recours.

combien en effet n'en a-t-on pas vu aux dépens desquelles toutes les ressources imaginables se trouvaient
vaines? et combien de fois les praticiens n'ont-ils pas été réduits à surmonter leur répugnance

jusqu'à emprunter de l'empirisme de quoi faire les tentatives d'une cure qui avait mis en défaut les
moyens dont l'expérience leur avait si souvent répondu?

il faut avouer que ce cas serait beaucoup plus rare, si les malades moins aveuglés par le prestige
et moins séduits par la promesse grandiose de prétendus prodiges de Secret, s'adressaient d'abord
aux gens de l'art versés dans le traitement du mal dont ils sont affectés, mais jusqu'à ce qu'il s'empare
par une lente épreuve, ils en appellent le Secours, le mal acquies entre les mains auxquelles ils se sont
livrés, un funeste dégoût, et la destruction radicale devient aussi difficile que l'effacement d'une
tache sur du velin. à moins cependant que les remèdes dont on leur aura fait faire usage n'aient été exempts
de mercure, car alors la vérole aurait moins perdu de sa primitive efficacité et le traitement méthodique
ne trouverait peut-être d'obstacles à en venir à bout, qu'en raison de l'affaiblissement qu'aurait déjà souffert
la complexion du sujet.

Sans avoir été attaqué par aucun moyen, par aucun médicament la vérole peut spontanément changer de
mode, un malade inflammatoire, par exemple, en a quelquefois si fort éteint l'activité par l'extinction
de l'humeur, et la chute de l'éruption, auxquelle son virus a participé, qu'il semblait n'avoir rien conservé
de l'état où elle était précédemment, et que les symptômes n'étaient plus sur elle la prise qu'ils auraient eue
sans cette circonstance, une suppuration lui attire des changements tels qu'elle devient absolument
différente de ce qu'elle était, qu'il se marque en sont plus qu'énigmatiques, et qu'il y a eu de l'impossibilité en
beaucoup de Difficulté à la guérir, si l'altération a été profonde, si la suppuration a duré longtemps
ou a été très-abondante, aussi, Messieurs, un de nos membres de cette Compagnie a-t-il écrit dans
un bon traité sur les maladies vénériennes, que les véroles les plus tenaces sont celles qui ont succédé
aux gonorrhées, tandis que celles qui se manifestent par des chancre, des bubons &c. se dissipent avec
un prestige souvent étonnant.

La force du tempérament peut aussi se figurer la vérole, on dit qu'elle laisse à elle-même chez une
personne vigoureusement constituée, il est possible qu'elle s'annule, que son virus s'épuise sans aggraver de la
vie soit laborieuse et modeste, ou qu'elle se confonde avec la masse commune des liquides,
mais cette heureuse sorte de guérison est si peu fréquente dans nos climats, qu'il serait permis d'y mettre
en problème. il est bien plus ordinaire de voir une vérole ainsi abandonnée aux seules ressources de la nature
prendre un caractère si étrange, une forme si dépravée, qu'elle devienne inaccessible à l'énergie des remèdes.

Lors que la vérole a été mangée à plusieurs reprises, et qu'elle a subi des altérations qui l'ont
mise hors de la portée des moyens connus, elle doit être réputée une maladie chronique, et selon
une façon de voir, les vices par lesquels l'art et la nature triomphent des maux de cette classe
sont ceux qu'il faut suivre pour procéder à sa guérison. tout-fois, n'allons pas trop loin, que l'intérêt
d'une entreprise ne nous jette pas dans l'erreur, on ne doit pas envelopper dans cette décision les
véroles qui n'ont été traitées qu'à demi, et pour lesquelles on n'a eu ni soins ni surveillance, un
traitement plus régulier s'empêchera sans doute à les emporter, et ce ne serait qu'après l'avoir vu décidément
inutile, qu'on rangerait ces véroles dans la classe d'indomptables que j'ai assignée.

Comment se guérit une maladie chronique? l'expérience répond que c'est en devenant actif;
et Hippocrate, Aetius, Aculien, Aurelianus &c. avec les anciens, Borden, Bartholin &c. avec les modernes
sont d'accord sur cette importante vérité de fait: vérité qui s'étend également sur les maux
chroniques chirurgicaux, et sur ceux du ressort de la médecine. car si la fièvre guérit des obstructions
opiniâtres, lève des embarras visqueux dans les viscères, si une ardeur inflammatoire dissipe certains
paralysies, certains états morbifiques internes, le feu que l'art et la nature allument, et la
irritation phlogistique que le premier Suite de tenir en tems, offrent pour les tumeurs indolentes,
les gangrènes humides, et pour plusieurs espèces d'ulcères invétérés, des secours non moins certains,
non moins salutaires.



Il faudrait donc pour disposer la vérole chronique à être combattue efficacement, la rendre
aigüe; il faudrait la revivifier, lui restituer son premier caractère - il faudrait en un mot la
renouveler, mais le moyen de réussir? Ici j'hésite; j'en ai peine. Messieurs, art: entre celui qui j'ai
mis un fois en usage, une nouvelle invasion de cette maladie, l'introduction d'un nouveau virus,
l'inoculation syphilitique, puis qu'il faut le dire, voilà celui que je crois seul capable de remplir cet objet
cette assertion n'est pas aussi hasardée, et cet expédient n'est pas aussi légèrement fondé qu'on
pourra d'abord le penser. j'en appelle à vos remarques cliniques. Maître, l'écuyer aux gheles j'ai l'honneur
de parler: vous avez sans doute vu de ces malades pour qui le libertinage est une habitude, contracter
la vérole dans le temps qu'ils portaient encore les restes monstrueux d'une vérole précédente échappée
à l'action des remèdes réitérés que celle-ci leur avait fait prendre; et guérir à la fois de cette seconde
vérole et de réliquats de la première, qui, que ces réliquats eussent jusqu'à résisté à ce qu'on avait
pu concevoir de plus puissant.

vous avez vu aussi guérir d'une vérole antérieure palliée et actuellement insipide et inconnue, des sujets
sanguifères et abandonnés, qui, relaps et affectés d'une vérole récemment gagnée, trouvaient dans le
traitement propre à cette maladie le double avantage d'être débarrassés de leurs anciens et nouveaux maux.

enfin il vous est sûrement arrivé de remonter des personnes déclarées incurables d'une
vérole manifeste, que vous, Messieurs, appeliez peut-être avec les autres le désespoir de l'art, l'écueil
de l'antidote, et qui cependant en guérissant, avaient complètement par les remèdes auxquels les
asujettissaient l'acquisition d'une autre vérole.

est-il de présomptions plus fortes en faveur de l'inoculation du virus vénérien dans les circonstances
qui m'occupent? trouvez bon que je mette sous vos yeux deux observations prises au hasard parmi
plusieurs autres papiers dont je suis en possession, lesquelles tendent à prouver qu'une vérole
manquée et rendue par la même plus opiniâtre, est susceptible de se terminer par les remèdes
ordinaires, lorsqu'un nouveau vient à la réveiller, et à en rétablir le virus dans sa véritable manière
d'être.

un Tambour du Rég't de Rouergue avait inutilement passé aux remèdes à Landau et à Besançon
pour une vérole, dont les symptômes étaient un poulain à l'aine droite, un chancre profond à la
base du gland près le frein, de douleurs dans tous les membres, et une éruption d'écailles universelle.
l'ambition d'être bien guéri avait rendu cet homme docile et exact pendant le deux traitements dont
l'un avait été sans succès, et l'autre n'avait eu que celui de cicatriser le chancre sans avoir rien
fait ni à la jaunisse, ni au poulain, pour lequel le malade se servait de pilules mercurielles
et deemplâtres fondans jusqu'à ce que sa constance s'étant lassée, il contractât un second vérole
qui quinze jours après le risque qu'il en avait couru, se déclara par un infini de porreaux
à la verge, par un chancre au prépuce, par le renouvellement de l'ancien, par l'augmentation
inflammatoire de son poulain, et l'augmentation de douleurs qui lui étaient restées par tout
le corps. N'ayant senti parut ni se sentir par sentir, il entra à l'hôpital St-Louis de Besançon
où il prit vingt frictions qui dissipèrent en même temps ses premiers et derniers symptômes,
et lui rendirent une santé qui fut toujours bien soutenue.

en 1777 un Employé de Ferme du Roy passa aux remèdes pour un chancre au voile du palais,
deux chancres à la verge, et une multitude de crêtes à l'anus. après la préparation bien
conduite, il reçut dix huit frictions de deux gros chacun. il saliva à la linguette, mais le
ptyalisme n'ayant suspendu que fort peu de temps les frictions, il arriva en six semaines

au nombre qu'il venait d'annoncer, il quitta la remède sans en avoir tiré d'autre fruit que la cicatrisation
de deux chancre de la verge, celui de la gorge existait encore, et les cretes qu'on avait coupées et cautérées ne
furent pas longtemps à renaître. il eut en outre une forte d'aphonie accompagnée d'un bruissement continué
dans les oreilles. un de ses parents le mit entre les mains d'un ancien chirurgien-major d'Art. Meris qui lui
fit essuyer un nouveau traitement, lequel fut aussi infructueux que l'autre. ce chirurgien existait les cretes,
elles revinrent encore. la gorge resta dans le même état, le bruissement d'oreille et l'extinction de voix
persisterent; il ne guérit sûrement par ce malade dont l'état se trouva pire même après six semaines
moins consécutifs de régime et de remède. alors l'émulsi et les sollicitations de ses amis l'ayant ramené
auprès de son père débancher il y eut évidemment une nouvelle vérole dont en moins de huit jours
la cicatrice de son chancre se couvrit, qui en produisit un troisième, ainsi qu'un bubon à l'aîne droite
et ulcéra l'ancien gorge dans presque toute son étendue. le soin de celle-ci fut confié à mon père. après
avoir convenablement préparé le malade, il lui donna seize frictions, il n'y eut point d'apparence
de salivation. le bubon se résolut, les chancre guérirent, les cretes tombèrent d'elles-mêmes, la voix
revint, le mal d'oreille se calma, le gargarisme revint enfin une santé qui ne fut par encore démentie.

ce exempt et quantité d'autres qui pour avoir été moins remarquables n'en seraient pas
moins conduits ne m'auraient jamais fait penser à la possibilité et aux avantages de prouver
artificiellement la vérole à un homme manqué par toutes sortes de voies sans une circonstance qui je
ne dois pas omettre. Sur la fin de 1778 je faisais beaucoup d'expériences sur les animaux avec
un pur vénérien tant chancreux que gonorrhéique, dont je les inoculai, me fongant d'abord qu'à
découvrir les phénomènes et la différente marche propre à chacun de ces verains. (un jour, Messieurs,
j'aurai l'honneur de vous rendre compte de ces expériences et de singularités pathologiques qu'elles m'ont
fait appercevoir), mais un dieu en enfance une autre, et on sait combien est prompt à se grandir
l'imagination d'un observateur qui médite sur de semblables pour moi, je ne puis empêcher la venue
de sourire au projet qui je vous expose, et d'un côté la facilité avec laquelle les animaux soumis
à mes expériences résistaient au développement du virus, de l'autre la sûreté constante
de son insertion n'ayant conduit à présumer que peut être chez l'homme cette épreuve ne ferait ni plus
douloureuse, ni plus incertaine, il ne m'eut pas difficile de me persuader, vu surtout la circonstance
qui avait rendu curable la vérole de plusieurs sujets, qu'en évitant d'inoculer cette maladie,
il serait possible qu'on obtint la révolution hémorrhagique qui avait opéré une contagion naturelle. Mais
j'avais besoin d'une occasion qui ne me compromît pas et il s'agissait de la trouver.

j'allai piquer mon quartier d'hyver d'une ma famille, emportant avec moi des tablettes sur lesquelles
j'avais du pus variolique et du gonorrhéique despecté, pour continuer mes expériences sur l'animal, et
les étudier dans la suite et la retraite. je trouvai à la maison un soldat du Régiment de Grenoble
d'Art. Meris, qui, parce qu'il y avait été autrefois domestique, venait du consentement de mon père se
rétablir d'un malade qu'il avait soigné à Strasbourg. cette maladie, il l'avait eue.
c'était une vérole affreuse ayant pour symptôme un chancre qui avait détruit en partie l'amygdale
gauche, un autre chancre qui occupait le deux tiers de la couronne du gland, un dartre au
périnée, au scrotum, et au haut de la cuisse gauche, un tint plombe, et des boutons violets au
front. vérole, pour la quelle il avait déjà passé deux fois aux remèdes et pris une immense quantité
de drogues, comme il nous l'avait par la suite.

il n'est pas permis de se réjouir du mal d'autrui. cependant je ne puis dissimuler que j'étais piqué
de joie en apprenant la situation de ce garçon. c'était pour moi la plus belle occasion de redonner
à l'art de la médecine que j'avais fait et dont j'avais l'esprit tout occupé.



je fis part à mon père de mon dessein auquel il n'adhéra qu'à condition qu'avant préalable nous serions leppai de quelque remède emol. D'après ce que le malade nous avait raconté, il n'était point d'onten qu'il n'eût été très bien traité, et conduir avec la plus grande méthode. mais avant de se présenter à la chambre de Santé, il avait pris un remède de toute main, et d'ailleurs il avait longtem qu'il portait sa maladie.

nous lui administrâmes la tisane de Sels dont il but leger pinter sans aucun miens-ets-fun. il fallu emon qu'il lui fût pris la teinture de Colocynthe à l'esprit de vin. je crus qu'malgré l'interest que j'avais à ce qu'il fut aussi inutile que l'avait été les autres remèdes je ne négligai rien pour la faire repus. il n'eut en fontenir l'effet que cinq jours. une tension douloureuse du bas-ventre, et un fort de Dysenterie qui lui survinrent. l'en dégoutèrent tellement, qu'il quitta de la accidez, rien ne put le décider à revenir à l'usage du médicament qui les avait causé. la condition que mon père m'avait imposé était remplie. le malade se trouvait donc dévot à l'incubation de la vérole.

nous lui laissâmes huit jours pour se reposer, puis il fut saigné et mis à l'usage d'un boisson légers. Soudain que dans ce tems-là on ne parlait chez mes parents qu'incubation de la petite vérole. je la pratiquai dans le village et dans les d'alentour, et mes deux neveux venaient de la jubi. le Soldat n'avait jamais eu cette maladie, on devina facilement la partie qu'il tirai de cette circonstance. je n'espérai si bien que l'unique ressource pour le guérir était de la lui communiquer. j'insistai tant sur les révolutions salutaires qu'en produisant chaque jour l'incubation, je lui citai des faits si attrayans, qu'il se détermina à se laisser donner la petite vérole, tandis qu'il ne pensait qu'à lui insinuer la grosse.

ce fut l'ongt-Mars, en présence de M^r Bernard, Machard, Dore Docteur de la faculté de Besançon, Precieux, Mathieu et de monfere Chirurgien, que je lui insérai le redoutable virus. je ne m'y pris pas autrement qu'il j'insérai à faire au Verain variolique. après avoir dilaté avec un peu de Salive du malade le pus chancereux que j'avais sur une tablette de verre j'en chargai la pointe d'une lancette que je portai horizontalement sur la partie du bras droit où j'attachai le tendon du Deltoid, et j'y fis entre l'épiderme et le corps réticulaire une première piquure sans effusion de sang. puis ayant rechargé mon instrument j'en fis une seconde ensuite une troisième. j'en pratiquai autant au bras gauche, au même endroit, et avec les mêmes précautions. un moment après je fis remettre au patient sa chemise sans appliquer aucun appareil.

quelques réflexions, quelques idées vinrent alors assaillir mon imagination, l'incertitude de l'issue d'une opération que j'avais faite le premier, le manque de conseil de conseils, l'attente d'un point d'accidez qui se grossissaient à mesure que j'y pensais, tout se réunir enfin pour me jeter dans une perplexité qui alla presque jusqu'aux remords.

Pendant mon malade était au régime végétal, il buvait avec copieusement de la tisane d'apophoretique, avait de l'appétit et dormait autant que son état pouvait le lui permettre. je ne le perdais par un instant de vue. j'examinai tout ce qui se passait chez lui. chaque jour je visitais plusieurs fois ses piquures, la moindre plainte fixait mon attention et ajoutait à mon trouble.

Cinq jours s'écoulèrent sans qu'il lui arrivât rien de particulier. le sixième à midi il éprouva une douleur aigre vive au bras gauche. à deux heures il en eut une semblable au bras droit. les piquures devinrent blanches le soir un fond rouge environna l'un et l'autre bras, et s'étendit principalement sur elles. le malade eut alors quelque horripilation. je ne lui

premier qu'on boisson aux herbes, et la fis couler de très bon heure. pendant la nuit il eut mal à la tête, et des alternatives de froid et de chaud. le lendemain, Sept de l'Inoculation, les piquures furent enflammées, et douloureuses, et les bras enflés dans presque toute leur étendue. quelques glandes axillaires se tuméfièrent, la gorge fut ardente, le malade eut la fièvre toute la journée, et surtout le soir, vers les neuf heures, tous auquit il se plaignait que sa darte et son chancre le fesaient beaucoup souffrir. je le trouvai en effet très rouge et très enflammé. il dormit depuis quatre heures du matin jusqu'à neuf. à son réveil je le visitai. c'était le huit de l'Inoculation. sa gorge était dans le même état que la veille, les piquures ne formaient plus qu'une plaie suppurée, sa darte et son chancre n'avaient qu'un très peu augmenté. l'un et l'autre furent fomentés avec une infusion mucilagineuse. je passai ses bras, et donnai un gargarisme adoucissant, ce qui le rendit beaucoup plus tranquille. le neuf et le dix les choses semblaient être dans le même état qu précédemment. l'ongle l'aine gauche s'engorgea, plusieurs glandes s'agroupèrent et affectèrent la figure d'un tubercule. ce n'en fut cependant par un. le quatorze, la plaie du bras droit fut cicatrisée parfaitement, celle du gauche s'était agrandie, la gorge alla mieux, les douloureuses cessèrent par le chancre et la darte se dissipèrent. enfin le dix huit, il n'y parut presque plus. le malade était rendu à son premier état, excepté que les chancres tant de l'amygdale que de la couronne étaient plus étendus, et qu'il lui restait un ulcère assez profond au bras gauche.

pour le coup la frayeur abandonna. mon opération avait eu le succès dont je me tais flatté. point d'accident, point d'autre désordre que ceux qui sont inséparables de l'Inoculation en général: toutes les périodes de celle-ci exactement parvenues, mais je n'avais encore rempli mon objet qu'à demi, il fallait que je guérissse mon malade de la vérole qu'il venait de rassembler chez lui, si j'en méritais ainsi, ou plutôt de l'amalgam de son ancienne vérole avec la nouvelle que je venais de lui communiquer, et je n'y voyais pas une grande difficulté.

malheureusement il fallut qu'il se rejoignisse mon corps par esprit. ce tout et tout m'empêcha de la satisfaction qu'il devait me donner un semblable cure. j'en laissai le soin à mon père qui voulut bien adopter le plan que je lui proposai, et me promettre de le suivre avec scrupule.

après avoir attendu cet instant où les symptômes sont au plus haut degré de leur développement, le temps de maturité en général mais observé et plus mal connu encore dans la thérapeutique de la vérole, il commença les préparations le 27 avril. je passe sous silence la manière dont il y procéda. il suffit de dire qu'ayant pris vingt bains, le malade entra dans le remède le 20 Mai suivant. quoiqu'il traitât à la chiroyne, il satisfit de la quatrième friction. sans doute que l'irritation de la bouche entretenue par le chancre de l'amygdale déterminait cet événement. quoiqu'il en soit, il ne faudrait pas lui attribuer la gloire de la guérison parfaite qu'on obtint, car le soldat nous avait dit qu'à la même époque, dans les deux traitements antérieurs, il avait également satisfait. le ptyalisme tari, il reprit les frictions qui furent continuées deux jours lui à la



dont de deux gros chacune, jusqu'au nombre de seize auquel la destruction entière
de tous les symptômes de la monnaie a disparu.

une bonne nourriture et la belle saison eurent bientôt rétabli le malade. Ses forces et
son embonpoint lui revinrent avec tant de promptitude, qu'il dix jours après sa dernière
injection il aurait déjà pu en imposer au plus robuste jeune homme du village. C'est ainsi
qu'il s'exprime mon père dans une lettre datée du 18 juillet 1779.

La bonté de l'inoculation de la vérole ne pourrait assurément être contestée, Messieurs, si on fallait
qu'une révélation pour autoriser une nouveauté, mais quelle est la découverte qui ait annoncé autrement
que par des miracles? la prévention doit être bannie quand il s'agit de la santé et de la vie des hommes,
et il faudrait qu'une pratique neuve fut soumise toute nue aux expériences des étrangers, pas un
seul auteur ne peut qu'indifféremment en faire de fausses, le régime présidant toujours à ces expériences,
et lui-même s'efforçant sans cesse de ramener à l'emploi des moyens qui ont le plus de succès, les succès
heureux sur la source véritable de laquelle il se tient souvent à l'écart.

au reste ce n'est point une découverte que je vien déposé au tribunal de la chirurgie, c'est
seulement un apperçu, c'est, Monsieur, un désir de mon imagination, que
je me tiendrais heureux si elle pouvait ouvrir une voie de plus dans le traitement de la maladie
vénérienne, ou au moins servir à quelque entreprise salutaire.

quoiqu'il soit très éloigné de vouloir préoccuper en faveur de l'inoculation syphilitique, quoiqu'il
s'efforce qu'elle soit traitée avec rigueur, afin qu'elle ne cause ni malheur ni infection et qu'elle ne
s'introduise par la chirurgie au détriment de l'humanité, je ne puis cependant me dispenser de
de m'attacher à la rendre plausible par d'autres raisons, en outre que par celle que j'ai déjà rapportée,
et je crois devoir montrer ici un coin de la perspective d'avantage qu'elle pourra prouver si elle
vient à être avouée praticable.

J'ai vu dire et j'ai lu que plusieurs anatomistes, étant blessés, ou ayant quelques excoriation aux
doigts, avaient contracté la vérole en diséquant des cadavres de sujets morts de cette maladie,
qu'on avait vu des opérations en être atteintes d'une manière non équivoque après avoir accomplies
dans les mêmes circonstances du femme gâtée, enfin qu'un de vos collègues, pour ne point
s'attacher inutilement des exemples en avait eu des atteintes en diséquant après avoir tenu un certain
temps sa main à laquelle il s'était blessé, dans la partie d'un fœtus corrompu afin de reconnaître
la position de l'enfant dont il allait l'accoucher.

or, qu'est-ce que cette espèce de contagion, sinon une véritable inoculation? mais on ne doit pas juger
l'inoculation artificielle d'après les accidents survenus au célèbre Mr. Bancelogue, ni d'après les
fautes qui entraînent la communication du virus chez quelques médecins et chez quelques anatomistes,
si elle était capable d'en attirer de semblables, et d'exposer aussi imminemment la vie des hommes
qu'on y soumettrait, il faudrait l'étouffer dès sa naissance, et l'étranger jusqu'à l'idée d'une pratique
aussi meurtrière.

il n'en est pas de même cependant: au moins c'est la présomption qui me donne la manière
possible dont se font passer les différentes inoculations que j'ai faites. je vois que ce n'est pas tant
à l'introduction du virus syphilitique dans le sang, qu'à l'inspiration de cette introduction et à
l'organisation propre aux parties par lesquelles elle a été opérée, qu'on doit imputer le direct danger

auxquels ont été en proie les personnes qui ont eu à faire soit à des femmes enceintes, soit à des cadavres vérolés. Si on insérait le terrain variolique aux doigts, à la main, et que ce fut par des plaies, par de longues excoérations, je suis persuadé qu'on verrait arriver de semblables désordres, à cause de la sensibilité de ces parties, de leur manque de tissu cellulaire et de gros vaisseaux, du développement simultané, trop brusque, trop immédiat et trop abondant du virus, et de l'état de crudité, si je puis parler ainsi, dans lequel ce virus serait absorbé. Mais en quoi ne voit-on paraître dans le plus grand nombre de cas, ni symptômes fâcheux, ni accidents alarmants, lorsqu'on opère au haut du bras, qu'on ne fait qu'une simple inoculation, qu'on n'introduit qu'une épidémie, et qu'on ne laisse le virus qu'à des parties peu irritables, riches en tissu cellulaire, qui se laissent pénétrer sans se révolter, et le transmettent successivement et paisiblement à la masse des liqueurs.

En examinant quelques recherches, j'espérais sûrement à découvrir des exemples de vérole contractée soit dans des opérations, soit dans des accouchements, soit dans des démonstrations anatomiques, qui ne fussent pas manifestes différemment des véroles prises par les voies ordinaires. Mais qu'est-il besoin d'insister sur ce point? Le dernier, celles qu'on prend dans le commerce de femmes d'ébancher, celles qu'on procurent les baisers lascifs, donner ou reus et tant d'autres dont la salacité a multiplié les sources, celles qui communiquent à leurs nourrices les enfans gâtés. De toutes ces véroles dis-je, ne sont-elles pas le produit d'une véritable inoculation, autrement d'une application du virus vénérien sur des parties privées d'épidémie, ou revêtues seulement d'une très-fine pellicule? Cependant il est rare qu'elles se développent d'une manière bien agitée, et qu'elles causent lors de leur invasion des maux, des accidents menaçants. On n'insère que par rapport aux dangers intrinsèques de son opération, l'inoculation de la vérole ne doit pas inspirer de grandes craintes.

En fait, il s'agit relativement à son action, à son effet intérieur? je renonce au droit que me donne de répondre affirmativement mon expérience sur l'homme et celle que j'ai faite sur les animaux. C'est à vous, Messieurs, c'est à vos lumières à le prévoir, à votre prudence à le décider et à l'expérience à le confirmer.

Souffrez seulement que je devine à cet égard quelques-unes des objections qui se présenteront d'abord à vos esprits, et que j'anticipe sur certains idées que vous vous formerez du fruit qu'il serait possible de tirer de l'inoculation syphilitique supposée exempte de danger.

En inoculant la vérole, se fait-il me direz-vous, entreprendre la guérison d'un mal par un autre mal. Je l'avoue. Mais combien n'avons-nous pas de maladies que l'art ne dissipe qu'en leur en ajoutant une nouvelle, ou que lorsque la nature par d'heureux efforts excite dans le corps qui en est affecté, une révolution vraiment morbifique? *Morbua morbo saepe numero tollitur*. vous le savez et imitez tout le grand maître de qui est cet adage. La chirurgie offre chaque jour des exemples de cures opérées par ce merveilleux moyen, et sans porter aucun sujet, rappelez-vous, si l'un plaie, qu'il ne vérole point, je vous ai fait l'histoire n'est-elle pas susceptible d'être détruite que par l'arrivée et les remèdes d'une vérole récente.

La galle a-t-elle été répandue, a-t-elle disparu inopinément, excori-t-elle au dedans du visage, que faites-vous alors, que font les praticiens éclairés? vous vous empressez de déplacer l'humour de cette galle, de l'attirer à la périphérie du corps, vous avez recours aux chaux pour l'empêcher de pénétrer



personne, nous inoculés même avec ce pus, et souvent vos soins se trouvent couronnés d'un brillant succès. voilà sans contredit une maladie guérie par une ^{nouvelle} ~~autre~~ maladie.

Dans des circonstances semblables, dans celle où il s'agit de réparer le désordre occasionné soit par la dissipation soit par la concentration de la vérole, peut-être n'y aurait-il pas même d'avantage à éprouver de son inoculation? examinons de près cette conjecture.

pourquoi une nouvelle contagion du levain porrifique, pourquoi son insertion réussissent-elles si volontiers à ramener à la peau l'humeur de la galle fixée sur quelque partie intérieure? n'est-ce évidemment que par un effet du rapport qui règne entre cette humeur et l'habitude du corps, rapport connu, exclusif, et tel, que si déposée sur des organes étrangers, pour elle, cette même humeur vient à être rendue à sa première pente, et que l'arrivée d'un virus de sa nature réveille son activité, elle s'abandonne promptement à abandonner ces organes, pour se transporter à la circonférence qu'elle avait primitivement affectée.

Or le virus de la vérole dont les propriétés sont toutes pareilles, ne doit-il pas offrir les mêmes phénomènes? M^{rs} Astruc et Fabre lui ont reconnu des affinités telles avec certains liquides, avec certaines parties, qu'il les attaque de préférence à toute autre; et que si l'on le quitte quelque fois par un métastase soit spontanée, soit contrainte, il y retourne aussitôt que les choses venant à changer, il est réhabilité dans sa propension naturelle. avec cette faculté, la même que celle de la galle, il est probable qu'il doit être docile aux mêmes procédés que l'est emploi pour rétablir celle-ci et rendre traitable les maux qu'en a produits la rentrée.

auront donc une vérole isolée, reléguée dans quelque endroit profond de la machine, une vérole fixée sur des os spongieux, élevée comme on sait du plus efficace moyen, une vérole éteinte tout à coup comme en ont vu plusieurs malades fameux, et qui, quoiqu'on fasse, ne se réparent plus au dehors, ces différentes véroles. Seraient dans le cas d'être rappelés par le secours de l'inoculation vers les parties vers les organes qu'il est dans leur essence d'affecter.

qui fait si la vérole n'est pas une de ces maladies éruptives qui pour être guéries demandent à se montrer, et qui tant qu'elles restent cachées, éludent le différenciel remède qu'on leur oppose? il est certain du moins que plus ses symptômes sont extérieurs, plus on trouve de facilité à la détruire, et que caractérisée seulement par du Douleur vague, des élançemens ostéocopes, des maux de tête nocturnes &c. elle résiste toujours davantage pour ne pas dire qu'elle est indestructible.

il serait donc à désirer que pour être combattue avec plus de succès, une vérole intérieure eût son éruption comme la variole, la rougeole &c. dont la leur, et quel expédient est plus capable que l'inoculation du virus vénérien de faire naître cet heureux événement?

on pourrait pousser plus loin les avantages de cette opération. en voici d'autres que je n'ai pu avoir sur ceux de l'insertion de la galle. les auteurs qui se sont occupés des maladies intérieures nous ont appris à déceler dans une affection singulière qui rendait vaine toute remède imaginable, l'existence d'un levain porrifique dégénéré; on a souvent en cette occurrence inoculé la galle, et sa sortie a dissipé comme par enchantement, les dartres, les ulcères malins et mille maux plus opiniâtres les uns que les autres. On les a tous identifiés, et les a forcés à céder

aux mêmes secours qui avaient été prodigués sans effet.

que de rhumatisme, de goutte, de douleurs bizarres, de maux cachés, de malaises secrets, de langueur habituelle, l'inoculation de la vérole pourrait éatisper, si l'expérience venait à parler en sa faveur!

il est des états morbifiques qu'on ne peut ni classer ni comprendre, qui ont remplacé une vérole qu'on a crue éteinte parce qu'on la traitée à diverses reprises, et que ses symptômes palpables ont disparu, états auprès desquels la médecine est stérile, et qui peut-être se laisseraient dompter par la renaissance du mal qui les produisit.

il est des véroles réputées telles encore qui ont épuisé toutes les ressources de l'art, qui se sont jouées de celle de l'empirisme, et de la charlatanerie, qui ne laissent aux infortunés qu'une fourberie que la perspective effraie d'une mort prompte et terrible, qui ne sont cependant si insupportables, si invincibles, qu'à cause que leur virus est dénaturé, et qui deviendraient peut-être plus traitables, si ce virus venait à être révisé par l'association d'un virus nouveau, si par conséquent on recourait à l'inoculation vénérienne.

quel service cette inoculation ne pourrait-elle par rendre à ces malheureux victimes de la débâcle de leur pensée, qui n'existent que par des infirmités, qui traînent dans les maladies et les souffrances une vie aussi cruelle pour elle qu'inutile pour la société! vous le savez, Messieurs, et plusieurs d'entre vous l'ont enseigné dans leurs écrits. la transmission d'un virus à demi éteint ne donne qu'une vérole inform, dont les marques s'affaiblissent à mesure qu'elle est multipliée, et que ce virus se dégrade l'avantage de son mode original. un enfant qui hérite de sa mère d'une semblable vérole, présente au lieu des accidents qui la décident ordinairement, et la rendant guérissable, un ensemble confus de maux contre lesquels les remèdes ne peuvent souvent rien. le rachitisme, les écoulements, les faiblesses, le marasme, et tant d'autres maux qui entrent un si grand nombre de jeunes sujets, deviendraient peut-être susceptibles d'être dissipés, si on réduisait à son genre primitif, si on respectait chez eux le germe clandestin qui les fomenta.

peut-être enfin toutes ces véroles anomales, ces vérolisations, ces vérols singuliers, ou plutôt ces simulacres de vérole auxquels on donne des noms particuliers parce qu'on les a eus d'une cause différente de celle de la vérole, peut-être toutes ces vérols rentreraient-elles dans leur constitution primordiale, et rendraient-elles aux spécifiques à l'aide de l'inoculation le pouvoir qu'ils avaient d'avant le principe sur elles.

ce peut-être que j'ai si souvent répété, en annonçant ma desfrance, doit me servir de sauve-garde, et me mettre à l'abri de arguments que l'on voudrait m'opposer. voilà ma conjecture voilà mes présentimens communiqués. ils n'ont point encore fait de mal, qu'on s'attache à leur faire produire du bien. j'ai osé tenter, et j'ai tenté impuissamment et avec avantage, que ceux qui en sont à portée m'insistent. je ne vois que ce moyen de réduire mon projet à sa juste valeur. puisse l'exécution en être



utile aux hommes, et digne de l'Académie Savante à laquelle je l'abandonne
être persuadé que mes vœux tendent tout à honorer aux vœux nobles et
généreux qui l'occupent, ainsi qu'à mériter l'honneur de se suffragier.

fin

254.

115